

« 100 villes, 100, héros, 100 drapeaux »

La Fabrique héroïque au temps du Centenaire



Par Marius Loris, Doctorant contractuel à l'Université de Paris I

C'est un curieux mémorial que nous offre à voir le ministère de la Défense française dans la manifestation « 100 villes, 100 héros, 100 drapeaux ». Dans le cadre du Centenaire, le ministère de la Défense organise le 6 septembre 2014 sur le territoire national un ensemble de commémorations. Sous le patronage de Pierre de Villiers, chef d'état-major des armées, ce sont 100 commémorations qui se sont déroulées dans des sites choisis sur les 400 casernes à partir desquelles les soldats français sont partis à partir du 3 août 1914 pour le front. Selon le ministère "Elle a pour objectif de commémorer la mobilisation du pays sous les drapeaux à travers le symbole de la « Nation en armes », à la veille du centenaire du début de la bataille de la Marne. Cette opération sera également l'occasion de rappeler les valeurs pérennes du soldat français et de son armée."

Par ailleurs ces commémorations visent à associer aux cérémonies des acteurs très différents. Des élus, mais aussi des représentants d'établissements scolaires et universitaires ou encore des associations d'anciens combattants ont été conviés. C'est le cas par exemple à Clermont-Ferrand où des élèves, des enseignants, des chefs d'établissement ainsi que le recteur de l'académie ont participé aux cérémonies. Le protocole est en lui-même très codifié. Les honneurs sont rendus au drapeau. Puis, l'arrivée des autorités est suivie de la lecture de l'ordre du jour. Enfin, l'inauguration de la plaque commémorant l'un des 100 héros a lieu. La Nation est donc invitée en même

temps à se recueillir aussi bien sur les morts d'hier que sur ceux d'aujourd'hui. S'agirait-il de jouer au présent l'Union sacrée d'août 1914 ? Il est clair que cette référence est ici mise en scène dans les cérémonies. Le choix de la date est signifiant, le 6 septembre 1914, qui comme l'indique le ministère de la Défense, marque la reprise de l'offensive française durant la bataille de la Marne. C'est donc un tournant qui permet de sauver Paris. Ce choix d'une date victorieuse annonce la suite des festivités.

Les départements français ont chacun leur représentant ayant participé à la Première Guerre mondiale. Toutefois cette démarche, qui relève du martyrologe n'est pas sans interroger. L'armée propose ici une lecture nationaliste et sélective de la mémoire de la Grande Guerre. Car il y a des absents dans ce panthéon. Et les présents sur les plaques commémoratives représentent d'abord une élite militaire et sociale.

1. Les officiers plutôt que les soldats.

Les militaires ont une vision hiérarchisée du corps social ; à chacun son grade, à chacun sa place. Ce panthéon offre une vision tout à fait déséquilibrée de la sociologie de l'armée française en guerre. Si l'on suit Nicolas Mariot, il y a 55.000 officiers et 48 000 sous-officiers de réserve au moment de la mobilisation dans l'armée française. Ensuite, on peut évaluer le nombre de soldats français mobilisés à 7 700 000, et 195 000 officiers dont 100 000 le sont devenus au cours de la guerre. Pas besoin de faire de statistique. Il y a 1 officier pour 38 hommes. Dans le cas du panthéon « 100 drapeaux », les officiers représentent les deux tiers des 100 héros (67), l'autre tiers comporte soldats et sous-officiers (35).

Les quatre grades les plus représentés sont dans l'ordre décroissant : lieutenant (15), soldat du rang (14), capitaine (13), général (11). Cette sociologie sélective de l'armée qui témoigne aussi d'une certaine représentation de la valeur militaire. Il est vrai que le prix du sang payé par les officiers est très élevé, notamment en 1914, dépassant en valeur relative ceux des soldats. Néanmoins, la part écrasante des morts de la Grande Guerre sont des soldats et appartenaient aux classes populaires.

Par ailleurs, comme l'a bien montré Nicolas Mariot, derrière la hiérarchie militaire se cache la domination sociale. Ceux qui meurent le plus sont les paysans, les ouvriers, le peuple des villes (artisans, commerçants). La bourgeoisie, dans toutes ses composantes, est moins touchée. On célèbre les officiers. On célèbre également les classes dominantes qui ont mené la guerre. Par ailleurs, c'est aussi une manière de distinguer ce qui est noble de ce qui ne l'est pas. Division du travail militaire oblige, le commandement est ici l'activité noble par excellence, ce qui sort de la mémoire de la Grande Guerre portée par les

anciens combattants. Ce travail de distinction est tout à fait éloquent sur la vision hiérarchisée du monde social que prône l'armée. Les petits portraits de héros sont de véritables modèles de bravoure et d'héroïsme. Ils célèbrent la force, la volonté, le sacrifice des différents protagonistes. Mais n'est-ce pas la encore un contre-sens historique de mettre en valeur 100 soldats dans une guerre industrielle qui s'est traduite par la mort de masse ? Qu'est-ce que cela signifie de valoriser, aussi pittoresque soit-il, l'épisode de ce lieutenant colonel qui se bat et meurt dans le bois de la Marfée après avoir « enlevé un drapeau et capturé un chef de corps » (portrait n°85) ? Ces épisodes de mort solitaire, individuelle et héroïsée, font oublier la dimension industrielle du massacre.

A la bataille du Chemin des Dames (1917), les Français perdent environ 100 000 hommes en une quinzaine de jours. Une mitrailleuse peut faucher une centaine de vie à la minute grâce à sa puissance de feu. Cette réalité de l'expérience combattante est ici masquée au profit d'une vision héroïsée de la guerre. Dans ce même ordre d'idée, le portrait 61 offre à voir le dernier officier à mourir à cheval et dans le même temps la fin de l'usage de la cavalerie d'assaut durant la Grande Guerre. L'ethos aristocratique des officiers très fort en 1914 n'a pas disparu. La survalorisation des aviateurs comme héros de la Grande guerre participe de la même logique. 21 héros sont des aviateurs soit presque un quart des hommes du panthéon. Arme aristocratique par excellence, elle remplace le cheval et remet en lumière une guerre faite de duel, une « belle guerre » entre des « as ». Le portrait louant Charles Nungesser rappelle ses qualités d'aviateur et de guerrier : « Blessé à de nombreuses reprises, Nungesser remporte 43 victoires homologuées, ce qui fait de lui le troisième As français. La liste de ses blessures égale celle de ses decorations.» Avec la figure de l'aviateur, le militaire retrouve son panache, loin de la boue et du froid des tranchées, loin de la mort de masse et de la guerre industrielle, il vole et combat dans les nuées.

En définitive, les choix très partiels opérés dans ce mémorial illustre une certaine vision de la guerre : élitiste, aristocratique, héroïsée et de fait déréalisée. Si les officiers meurent bien massivement, on peut dire qu'au-delà du grade de capitaine, les officiers commandent à distance. La massification des armées a conduit à un commandement à distance, les QG recule derrière la ligne de front, s'enterrent dans des positions confortables, loin de la réalité du front.

2. L'absence des soldats coloniaux

L'absence des soldats coloniaux est troublante. Le choix des départements se base sur la carte administrative en vigueur en 2014. Or, entre 1914 et 1918, il y a trois départements algériens dont il n'est rien dit : le 91 (Alger), le 92 (Oran) et le 93 (Constantine). Ce découpage administratif datant de 1848 marquait la fin de la conquête de l'Algérie par la France. Il manque donc au moins 3 départements. Plus généralement, ce sont autour de 430 000 soldats issus des colonies françaises qui combattent sur le front. Largement utilisés pendant la guerre, ils furent mis en avant par exemple lors de l'offensive de 1917 du Chemin des Dames. Les pertes furent comparables à ceux des soldats de métropole. On pourrait multiplier les exemples d'engagement des soldats colonisés durant le conflit, comme les 1078 Kanaks venus combattre en France. L'Algérie fournit la plus grande part des troupes coloniales durant la Première guerre mondiale. 172 000 jeunes Algériens sont engagés dans la guerre. Leurs pertes furent de 25 711 tués, 72 035 blessés dont 8779 invalides à 100%. Des pertes proches du prix payé par les autres soldats. Et dans ce panthéon militaire, pourquoi ne figure-t-il aucun des tirailleurs algériens pourtant encensés sur l'Artois, la Somme à Verdun ou au Chemin des Dames ? Toutefois, il y a l'exception qui confirme cette règle. La France coloniale sait bien utiliser les intermédiaires coloniaux, les élites locales ralliées à sa cause. Voici le portrait du capitaine de Vaisseau Camille Mortenol (1859-1930) :

« Né en 1859 en Guadeloupe, le capitaine de vaisseau Camille Mortenol est le fils d'un ancien esclave qui a racheté sa liberté en 1847. Premier "nègre" à intégrer Polytechnique, il en sort en 1882 après de brillantes études et demande à intégrer la Marine. Il participe à la conquête coloniale à Madagascar, au Gabon et en Indochine. En 1915, à la demande du général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, sous les ordres duquel il a servi à Madagascar, il organise la Défense Contre Aéronef de la capitale. Fait Commandeur de la Légion d'honneur en 1920, il meurt en 1930.»

Le terme de premier « nègre » frappe. Car c'est bien le seul français de couleur noir qui soit retenu dans ce Panthéon. Fils d'esclave, ayant fait de brillantes études à l'école communale en Guadeloupe, il est repéré par Schoelcher qui l'envoie au lycée Montaigne de Bordeaux. Puis, il intègre Polytechnique où il est classé 21^e / 220. Enfin, il entre dans la Marine, l'arme conservatrice et aristocratique par excellence. Son avancement a été ralenti à cause de sa couleur de peau. En dépit des services rendus, il prit sa retraite en 1920 au grade de colonel de réserve. Célébration de la méritocratie républicaine et

intégratrice, le parcours de Camille Mortenol est en réalité le symbole de la discrimination positive.

En définitive, ce mémorial s'appuie sur deux critères de définition de la nationalité française, le sol et le sang. La définition de la nationalité ici ethnicisée est d'autant plus difficile à suivre que la France est déjà entre 1914 et 1918 un creuset de l'immigration européenne. Une définition qui hérite des cadres de pensée coloniale : sont Français les métropolitains blancs. Les immigrés devenus français par la suite sont ignorés.

3. L'absence des immigrés en France métropolitaine

La reconnaissance dans ce mémorial est due à la naissance sur le sol métropolitain. Dans ce cas, on a beau chercher, il n'y a pas d'immigrés belges ou italiens dans ce panthéon. Pourtant leur engagement dans la guerre est massif. Si l'on regarde les statistiques fournies par Gérard Noiriel, il y a en 1901 plus d'un million d'étrangers en France, dont 130 000 naturalisés. On compte notamment 333 000 Italiens et plus de 300 000 Belges. Aussi l'absence de certains de leur représentants, engagés durant la guerre, frappe. Un portrait emblématique aurait pu y figurer : celui du dernier poilu, Lazare Ponticelli, né en 1897 et mort en 2008. Cette figure a été utilisée comme modèle de patriotisme car il avait rallié la Légion étrangère, avant d'être transféré contre sa volonté dans l'armée italienne. Ici, même la figure de l'immigré modèle qui rentre au service de la France n'est pas présente. Ce mémorial cède donc à la construction d'un panthéon national, basé sur la nationalité française, celle-ci étant assurée par la naissance sur le territoire hexagonal et la peau blanche. Le problème est bien que les auteurs du mémorial n'historicisent pas les catégories telles que la « nationalité » ou encore celle de « l'immigré » voir de « l'étranger ».

4. Les femmes, ces grandes absentes du mémorial

Les femmes sont aussi les grandes absentes de ce panthéon national. Exceptée l'infirmière, on n'a pas d'autres portraits de femme. C'est aussi une méconnaissance de la réalité de la Grande Guerre : sans arrière, pas de front, sans femme à l'arrière, le combat des hommes à l'avant est compromis. Un panthéon où la femme est assignée à un rôle passif. L'infirmière Jeanne de Buchère de l'Épinois se distingue en sauvant des blessés

durant un bombardement. Elle meurt lors du sauvetage. Dotée de qualités perçues comme « maternelles », elle soigne et sauve. Ce mémorial participe d'une division sexuée de la société française en guerre où les femmes n'ont qu'une importance secondaire.

Pourtant, le rôle des femmes est central dans la guerre. En 1918, elles sont 420 000 à être mobilisées dans les usines de guerre. Elles fabriquent munitions, obus, camouflages. L'imaginaire collectif a bien retenu l'image des munitionnettes, bras essentiels à la poursuite de la guerre. Est-il nécessaire de rappeler l'importance stratégique des armes en temps de guerre ? Et que dire aussi, des 70 000 bénévoles qui s'ajoutent aux 20 000 infirmières salariées qui multiplient les œuvres philanthropiques dans les services de santé militaire et de la Croix Rouge ? Les femmes participent largement à l'effort de guerre dans les domaines industriels et de la santé. Mais c'est surtout dans l'agriculture qu'elles sont les plus présentes. Les paysans ont été mobilisés en masse dès août 1914. Elles sont donc 3 200 000 ouvrières agricoles ou agricultrices à gérer les exploitations de leurs maris absents. C'est tout l'appareil agricole qui repose sur leur bras. Elles nourrissent la nation et le front. Autant d'engagements qui, si ils semblent relatifs à côté du chaos des armes, n'en demeurent pas moins cruciaux en temps de guerre.

La liste est longue des participantes à cette guerre totale dont on aurait pu attendre une place dans ce panthéon militaire. Les recherches récentes ont montré l'importance des marraines de guerre, pour aider les soldats à tenir bon. Soutien affectif dans un univers de frustration et de privation, les marraines jouent, pour certaines, leur rôle de patriote, et sermonnent parfois les hommes dans leurs lettres, notamment ceux qui seraient prêt à abandonner le combat. Finalement, dans ce panthéon militaire, les auteurs rejouent la séparation sexuée entre le monde masculin et viril des soldats et celui des femmes, à l'arrière, passives et dans l'attente. Or, comme nous avons essayé de le démontrer, cette séparation est fautive, non seulement au sens physique du terme, mais au sens de la répartition sexuée des rôles. L'absence des femmes de ce mémorial n'est-elle pas enfin l'expression d'une inquiétude sincère des militaires de sexe masculin, née notamment durant la Grande Guerre, de voir les femmes s'émanciper de leur tutelle ?

5. Une mémoire nationaliste et belliqueuse de la Grande Guerre.

« Sergent Marie-Victor Louvrier (1887-1918) Mort pour la France, Fanion du 130^e RI.

Né à Mayenne le 21 septembre 1887, le sergent Victor-Marie Louvier se distingue pour son courage et fait l'objet d'une citation à l'ordre de la 132^e division en mars 1917. Le 15 juillet 1918, à

Moronvilliers sur le front de Champagne, il participe à une contre-attaque destinée à arrêter la dernière des grandes offensives allemandes. Alors qu'il remet un fusil-mitrailleur en batterie, il est frappé d'une balle à la cuisse. Poursuivant malgré tout le combat, il est frappé de nouveau à la poitrine. Sentant venir la mort, il rédige une dernière lettre inachevée à sa mère, dans laquelle il écrit « j'ai fait mon devoir et meurs content. » (portrait n°53)

Le ton est nationaliste et sacrificiel. On croirait lire un texte de propagande des années de guerre. Le récit épique des blessures, puis, du soldat agonisant, dont le dernier geste serait d'écrire sa fierté de l'effort national accompli laisse sceptique. Ce mémorial « 100 héros, 100 villes, 100 drapeaux » frappe donc par ce ton triomphaliste et nationaliste. L'Allemand est absent. C'est l'ennemi. La gloire consiste à tuer. On est très loin d'une commémoration cherchant à inclure les anciens adversaires dans le même camp, dans les mêmes lieux de mémoire. Ici prévaut une rhétorique belliciste avec le portrait du 2^e classe Jean-Baptiste Cauvin né dans les Alpes maritimes « Lors d'un assaut à la baïonnette, il est frappé en plein cœur. Il meurt sans souffrance, conservant dans ses yeux la flamme joyeuse de l'action. Il est enterré en terre reconquise, à cinq mètres de la tranchée »

Finalement peut-on dire que l'armée soit ici isolée du reste de la Nation qui commémore la Grande Guerre ? De fait, le discours belliqueux tenu dans « 100 héros » n'est pas en résonance avec les nombreuses commémorations qui rappellent la souffrance du combattant ordinaire, sans héroïsme particulier mais jeté dans une lutte qu'il tente de supporter. Il n'est pas en résonance, non plus, avec les nombreuses interrogations sur les résistances et les refus de guerre de simples soldats. Certes les figures de la République guerrière et de la Nation en armes sont importantes dans la construction des imaginaires républicains. Les images de Marianne en armes ou des sculptures agressives qui ornèrent certains monuments aux morts après 1918 en témoignent mais elles sont contrebalancées par un fort pacifisme et un antimilitarisme portés par les anciens combattants eux-mêmes.

Ce mémorial est en définitive un travail de mémoire sélectif. C'est une certaine représentation du monde social que nous proposons ici les auteurs militaires de 100 drapeaux. Un monde fait d'ennemis. Un monde de soldats blancs et nés sur le territoire métropolitain. Un monde où les femmes sont absentes, assignées à des rôles secondaires et sans importance. Un monde où les héros sont les officiers avant d'être les soldats. Ce mémorial qui célèbre plus la victoire que la paix interroge quand à la possibilité de construire une mémoire véritablement partagée et plurielle, qui ferait une place à tous les combattants de la Grande Guerre.

Bibliographie

1. Sites

<http://www.defense.gouv.fr/actualites/dossiers/100-heros-100-villes-100-drapeaux>

2. Articles sur le site de la Mission du Centenaire

« Des tirailleurs kanak au Chemin des Dames », Sylvette Boubin-Boyer, Mission du Centenaire, <http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/societe/des-tirailleurs-kanak-au-chemin-des-dames>.

<http://centenaire.org/fr/enseignement/le-centenaire-et-lenseignement-de-lhistoire-en-allemand>

3. Ouvrages scientifiques

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, *La guerre des enfants : 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2004.

BOUCHÈNE Abderrahmane, PEYROULOU Jean-Pierre (dir.), *Histoire de l'Algérie à la période coloniale : 1830-1962*, Paris, La Découverte, Alger, Editions Barzakh, 2012.

COHEN, Yves, *Le siècle des chefs : une histoire transnationale du commandement et de l'autorité, 1890-1940*, Paris, Amsterdam, 2012.

LARA ORUNO, Denis, *Morténol ou les infortunes de la servitude*, Paris, L'Harmattan, 2001.

LOEZ, André, *Les 100 mots de la Grande Guerre*, Paris, PUF, 2013.

LOEZ, André, *14-18, les refus de guerre, une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010.

MARIOT, Nicolas, *Tous unis dans la tranchée ? : 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013.

MORIN-ROTUREAU, Évelyne, *1914-1918 : combats de femmes. Les femmes, pilier de l'effort de guerre*, Paris, Autrement, 2004.

NOIRIEL, Gérard, *Le creuset français. Histoire de l'immigration XIXe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1988.

OFFENSTADT, Nicolas, *14-18 aujourd'hui, La Grande guerre dans la France contemporaine*, Paris, Odile Jacob, 2010.

VIDAL-NAQUET, Clémentine, *Correspondance conjugales 1914-1918. Dans l'intimité de la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, 2014.

*Observatoire du
Centenaire*

Université de Paris I